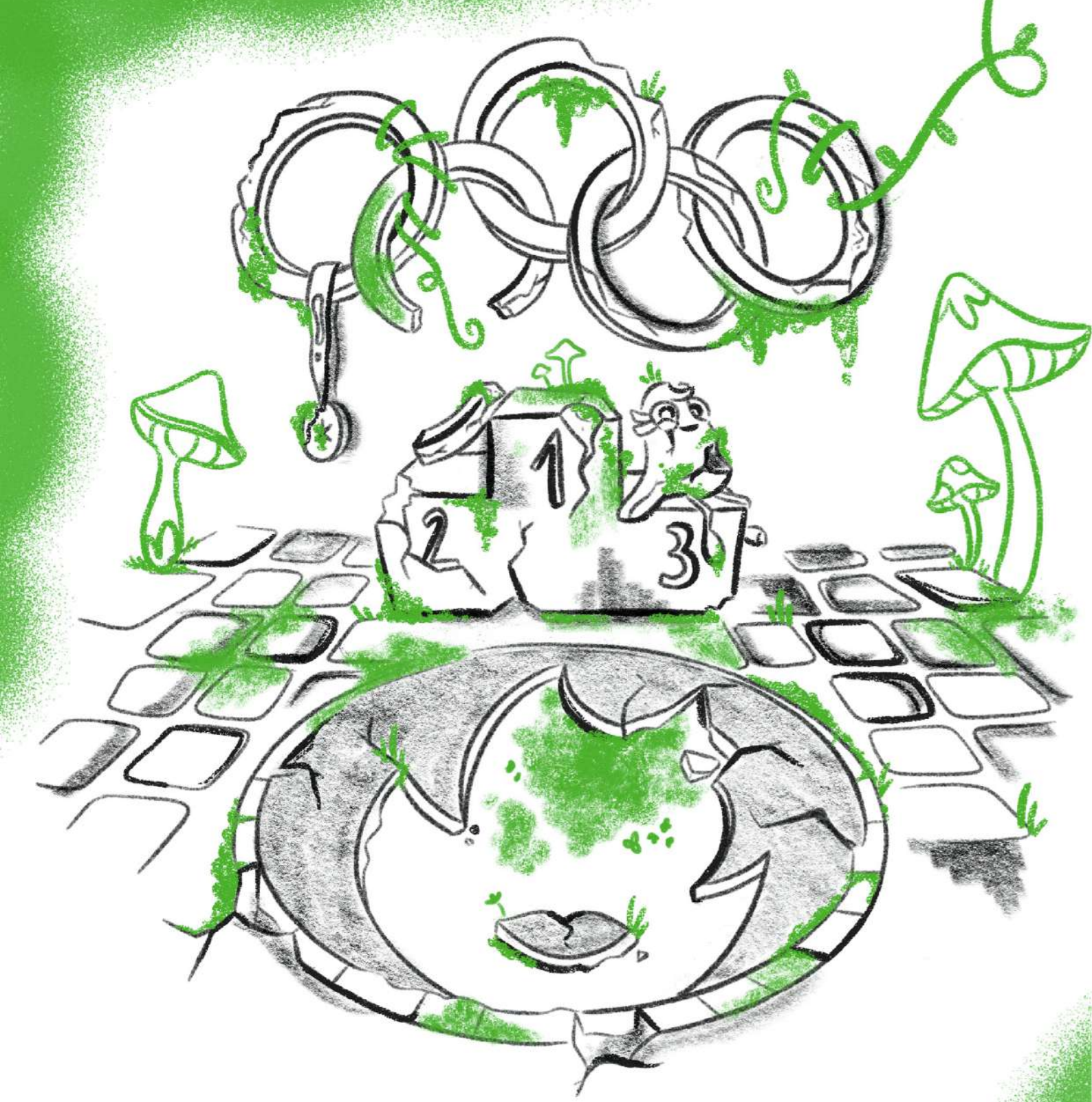


Transitudes en temps de menace olympienne

Pour un sport émancipé de la binarité et une écologie corporelle des herbes folles

Les Jeux Olympiques et Paralympiques nous rappellent à quel point les corps trans dérangent toujours autant le milieu sportif. Les discours et images transphobes s'imposent, on refuse aux corps trans de concourir comme un moyen d'évincer la communauté trans de toute la société. S'iels sont parfois accepté-es, c'est au prix d'une médicalisation et d'un insupportable contrôle sur leurs corps. Le modèle olympique, comme la plupart des grands évènements sportifs lucratifs, est incapable de concevoir une société au-delà de la binarité et du corps normalisé.

Les Jeux Olympiques et Paralympiques de 2024 sont aussi l'occasion, comme la plupart des grands évènements sportifs, de mettre en scène une France fantasmée. Les contrôles policiers, les expulsions et les OQTF se multiplient en Île-de-France et ailleurs, en amont d'un des plus gros évènements internationaux que le pays ait jamais organisé. Le but de la Macronie : assurer la vitrine d'une France puissante, en "nettoyant" Paris de ses pauvres, de ses travailleur-euses du sexe, de ses immigré-es, de ses psychiatrisé-es. Sponsor, Comité International Olympique, gouvernements et grosses fédérations sportives parviennent à se retrouver quand les intérêts sont partagés.

De quelles manières le modèle olympique menace-t-il la communauté trans ? Quelles alternatives les transitudes incarnent-elles ? C'est ce que cette brochure tente de décrire.

1- D'abord parce que les JOP, en tant que machine à contrôler et expulser, accroissent les pressions qui pèsent déjà sur la communauté trans;

2- Ensuite parce que le modèle olympique lui-même est basé sur la promotion d'un corps viril standardisé et consommable, incapable de concevoir un corps trans;

3- Mais d'autres manières de concevoir et faire du sport - loin du modèle olympique - sont déjà portées par la communauté trans, et il est urgent que ces luttes prennent de d'ampleur : elles innervent la constitution d'un réseau de corps anormaux qui peut incarner une alternative écologiste et féministe au modèle olympien.

1- Les JOP, une machine à aggraver les menaces sur la communauté trans

Des pressions accrues sur des populations déjà précaires

Les conséquences sociales des Jeux Olympiques et Paralympiques touchent particulièrement les personnes déjà discriminées et précarisées, dont font partie les personnes trans. Les deux aspects principaux sont l'accès au logement (augmentation des expulsions, augmentation des prix, augmentation des locations de courtes durées et la loi Kasbarian Bergé), et la répression policière (la présence policière accrue dans l'espace public et les technologies de surveillance développées pour l'occasion qui mettent en danger la population trans).

Environ 3000 étudiant-es vont devoir quitter leur logement à l'occasion des JOP alors que les déménagements sollicitent particulièrement les réseaux familiaux où le potentiel de rupture de liens est élevé chez les personnes trans.

Et dans le cas d'un relogement, l'accès au logement est aussi plus compliqué pour les personnes trans, notamment celleux qui cumulent plusieurs facteurs de discrimination.

On peut aussi parler d'une communauté particulièrement touchée : les personnes trans TDS, Travailleur-euses Du Sexe, (et le plus souvent migrantes). Du fait d'un accès au travail beaucoup plus compliqué pour les personnes trans et d'un parcours de migration pour beaucoup d'entre elles, nombreuses sont celles qui se tournent vers la prostitution[1].

Des TDS ont récemment témoigné[2] de nouvelles patrouilles de police déployées à l'occasion des JOP faisant des contrôles musclés des femmes qui exercent le travail sexuel. Certains policiers prétendent qu'iels ne pourraient plus travailler lors des JOP, pourtant aucune base légale ne permet d'attester cela. Des policiers en civils y font également des contrôles ciblant particulièrement les cabanes et camionnettes pour essayer de trouver des client-es. Ils en profitent pour faire des contrôles

---

[1] Rapport co-écrit par Acceptess-T sur acceptess-t.com/_files/ugd/f4872e_66de3e26deb1497990b01c084b82c50f.pdf
[2] Parapluierouge.org/node/48

d'identités des TDS rencontrées, en les ramenant parfois au commissariat où iels ressortent avec des OQTF, *Obligation de Quitter le Territoire Français*.

L'accès au logement est ici aussi rendu plus difficile avec les expulsions de squat lié à la loi Kasbarian Bergé.

Cet acharnement ne vient pas seulement de l'État, mais aussi d'entreprises privées comme Airbnb qui dénonce les locataires qui, selon elle, sont des TDS et met à disposition des guides sur comment "faire fuir les prostituées".

Cette dépense d'énergie et d'argent utilisée par le gouvernement pour réprimer les personnes trans TDS, pour les éloigner géographiquement de Paris, les éloigner de l'accès au soin et aux réseaux d'entraides s'inscrit dans le projet de "nettoyage social" organisé pour les Jeux.

Des discriminations spécifiques sur les individus et la communauté trans

En plus d'aggraver la précarité des personnes trans, le modèle olympique se construit sur des discriminations qui les ciblent spécifiquement.

Les logiques traditionnelles du sport, des vestiaires femme/homme aux équipes féminine/masculine, sont par exemple inadaptées aux corps et aux identités trans ou en transition. Elles produisent en conséquence une lourde discrimination sur la communauté : le coming-out obligatoire. Il faut soit y recourir et payer un fort prix social, soit se résigner à survivre en dysphorie de genre[3].

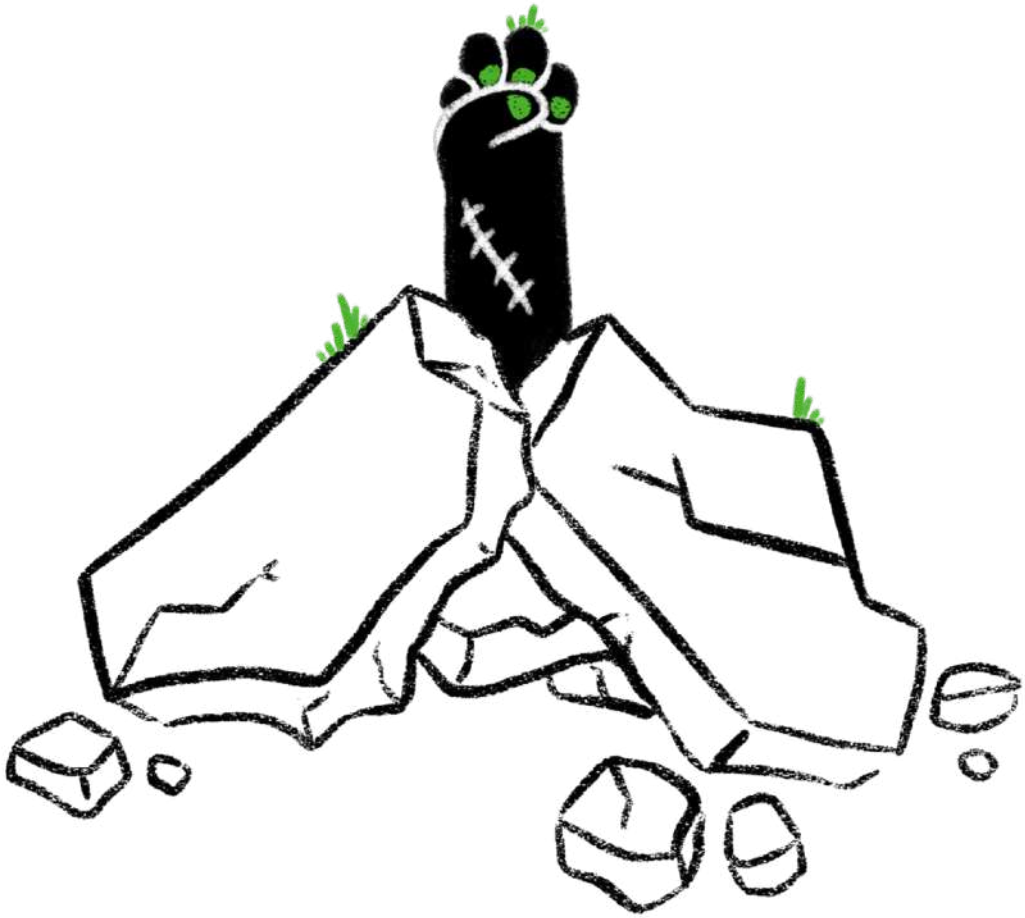
En effet, les institutions sportives ne cessent de rappeler leur attachement à cette cis-normalité en refusant toute adaptation, et s'illustrent ainsi comme des engrenages de discriminations ciblant particulièrement la communauté trans.

Une revendication régulière des personnes trans à la piscine concerne par exemple le port d'habits plus longs ou plus amples, en lien avec les parties du corps associées au genre (binder, tee-shirt lycra, short, jupette). Mais systématiquement, des arguments d'hygiène dérisoires sont brandis pour s'y opposer, bien plus par

[3] Ludivine Brunes, *La Déferlante* - numéro 11

mauvaise volonté de s'adapter et maintenir l'ordre cisgenre, que pour de réelles preuves ou connaissance des taux d'usage du chlore[4]. Il ne vous reste plus qu'à espérer avoir accès à une piscine privée, ou ne pas vous baigner du tout !

Ces discriminations structurelles, inscrites jusque dans les règlements des institutions sportives, ciblent les personnes trans à toutes les échelles du sport : des gymnases de villages jusqu'au Comité International Olympique. Lors des compétitions mondiales, les institutions olympiques ont ainsi établi que le changement d'état civil était une condition indispensable à la participation d'unx athlète trans. Une fois de plus, quand on connaît la teneur et la durée d'une telle procédure, il vaut mieux bénéficier de privilèges de race et de classe ! Et pour toutes les personnes vivant dans des pays où le changement d'état civil est impossible, le CIO ne réserve que... la dysphorie.



[4] Raphael Szymanski, *La Déferlante* - numéro 11

2- La normativité olympique : performer le corps cis

Sous les néons et projecteurs des médias du monde entier, et sous le regard de l'histoire, le modèle olympique opère pourtant en secret, un des plus forts moments de construction des cis-identités. Les règles des Jeux orchestrent en effet mondialement un discours de cis-légitimation. Tous les deux ans, se répète une grande performance des corps cis, qui repose sur une mise en scène astucieuse à la fois par des discours et pratiques confortant la cis-normalité, et par une discréditation des transitudes, gérées comme déviances.

L'olympisme ou l'incapacité à dépasser la binarité de genre

L'idée de faire un test de féminité est introduite dans les années 1930 pour "supprimer les athlètes féminines anormales".

Avant 1968, des médecins "vérifiaient" le sexe des athlètes voulant participer dans la catégorie femme, de façon très rudimentaire : la patiente se mettait nue, et un médecin regardait son entrejambe. Ensuite, à l'occasion des jeux d'hiver de Grenoble en 1968, le "test de chromatines sexuelle" permettait de révéler la présence d'un deuxième chromosome X. Le test étant peu fiable, il a été remplacé à l'initiative de l'International Association of Athletics Federations en 1992 par le test PCR/SRY, qui lui, à la fois cherche la présence d'un chromosome Y, et à la fois mesure le taux de testostérone. À ce moment-là, au-dessus de 10 nanomoles de testostérone par litre de sang, une femme ne peut pas concourir.

Même avant l'isolation de cette hormone (la testostérone) en 1935, les chercheurs savaient que les hommes et les femmes avaient de la T et que ses actions n'étaient pas limitées à ce que l'on associe à la masculinité. Ils ont aussi appris qu'elle était importante pour le développement osseux, la fonction cardiaque, le métabolisme du foie – fonctions qui n'ont aucune différence sexuelle. Pourtant, l'idée que la T est 'l'hormone sexuelle mâle' persiste et cette identité lui donne un pouvoir qui se décline en deux axes : premièrement, trop de T semble être un problème chez les femmes ; deuxièmement, elle semble piloter tout ce qui concerne la masculinité, dont la performance sportive est un exemple. Le règlement fait une connexion entre sexe, T et performance, et se cache derrière les idées obscures d'un 'vrai sexe', d'une "hormone mâle" et de T comme le vecteur

des facultés athlétiques, mais rien de tout cela n'est vrai.
Katrina Karkazis, anthropologue américaine.

Les organisateur-ices des Jeux conçoivent délibérément le genre par des critères arbitraires, ne correspondant pas à sa réalité fluide. Cette conception étriquée est depuis restée un pilier des compétitions sportives.

Au moment des jeux de Sydney en 2000, le CIO supprime le test de féminité, mais annonce cette décision comme étant non définitive et la présente comme une expérience sous réserve de modification. Le CIO annonce également qu'un personnel médical serait autorisé à intervenir en cas de doutes sur l'identité sexuelle de certaines athlètes.

En 2009, la coureuse de demi-fond sud-africaine Caster Semenya remporte la médaille d'or du 800m au championnat du monde de Berlin. Étant très musclée, elle est jugée "suspecte". La Fédération Internationale d'Athlétisme vérifie son acte de naissance, et lui fait passer un test de féminité. Née intersexe, elle a plus de dix nanomoles de testostérone par litre de sang, donc "trop" pour le CIO et pour la Fédération : s'ensuit une bataille médiatique et juridique.

Quelques années plus tard, en 2014, Dutee Chand, une sprinteuse indienne, se retrouve dans la même situation, et décide de faire appel au TAS, le Tribunal Arbitral du Sport. Le verdict lui est favorable. Grâce à ce verdict, le CIO a annulé les suspensions de Dutee et Caster, qui ont participé toutes les deux aux JOP de 2016 à Rio.

Mais en 2018, la Fédération Internationale d'Athlétisme décide de passer le taux de testostérone maximum sous la barre des cinq nanomoles, dans cinq épreuves, dont celle où concourt Caster Semeya. Celle-ci a donc fait appel, et a présenté de multiples preuves démontrant que le test avait poussé de nombreuses autres femmes à abandonner le sport, leur avait volé leurs moyens de subsistance, les avait exposées au ridicule et au harcèlement, et, dans certains cas, les avait forcées à subir une intervention médicale irréversible, y compris une opération chirurgicale. Le TAS n'a cette fois rien fait, et Semenya n'a pas pu concourir aux JOP suivants.

Ces tests sont dénoncés en décembre 2020 dans un rapport de Human Right Watch, car ils “promeuvent la discrimination et la surveillance des athlètes féminines, et demandent qu’elles subissent des interventions médicales forcées”.

Aujourd'hui, ce sont les fédérations sportives qui décident, indépendamment des normes données par le CIO, si elles autorisent, ou non, les personnes transgenres à concourir, et selon quelles modalités.

Le 23 mars 2023, la Fédération Internationale d’Athlétisme a décidé d’exclure les personnes transgenres des épreuves féminines. D’après Sébastien Coe, son président, la décision est prise pour "protéger l'intégrité du sport féminin", quitte à "favoriser l'équité à l’inclusion".

L’athlète Halba Diouf explique : *“[La Fédération m’a] contactée quelques jours avant pour me dire que je ne pouvais pas courir tant qu’ils n’avaient pas accès à mon suivi biologique et que ma carte d’identité n’indiquait pas mon nouveau genre alors qu’ils savaient que j’existais depuis deux ans”*. Le suivi biologique dont elle parle consiste à fournir les preuves d’un taux de testostérone inférieur à 5 nanomoles par litre de sang sur une durée de 12 mois. D’ailleurs, sur les sites de la Fédération Française d’Athlétisme, les résultats de Diouf apparaissent à côté de son deadname, son nom de naissance qu'elle n'utilise plus.

Pour l’instant, les personnes trans peuvent comparaitre dans certaines catégories, uniquement si iels ont effectué une opération chirurgicale de changement de sexe, et si iels prennent un traitement hormonal : mais ces catégories sont rares.

Le test de féminité qui, avant excluait les femmes jugées trop masculines, exclue maintenant les femmes trans et les personnes intersexes. Pourtant, d’après le site du CIO : "les Jeux Olympiques sont devenus l’événement sportif le plus important et le plus égalitaire du monde".

Le faux débat de la participation et de la prise d'hormones

L'idée principale d'exclusion des femmes trans des compétitions sportives (et des JOP) est la croyance (non vérifiée) que les femmes trans profiteraient de leur "condition passée d'homme" pour

prendre le dessus sur les femmes cisgenres, en termes de performance. Bien que les études manquent pour l'affirmer, la testostérone aurait bien un impact sur la performance[5]. Cependant, beaucoup d'autres critères rentrent aussi en jeu comme le mental, la fréquence des entraînements, l'ancienneté de la pratique... de sorte que, comme les travaux de la sociologue Lucie Schoch l'analyse, "l'idée de justice dans le sport relève du mythe".

Ainsi, Lia Thomas, nageuse trans étasunienne, a terminé première lors d'une compétition en 2022, dans une moyenne de temps réalisée par des femmes cis : "*On a expliqué son résultat par sa transition, et elle a été soupçonnée de triche*"[6].

À l'inverse, Laurel Hubbard, première athlète femme trans, aux JOP de Tokyo en 2021, est quant à elle arrivée dernière de sa catégorie (haltérophilie + de 87 kg). En conclusion, "*pour les femmes trans, on considère vite que ce sont des hommes qui trichent, qui veulent la facilité et des podiums*"[7].

Pour citer Satoko itani à propos de la présence de femmes trans dans le sport : "L'inclusion des femmes trans est considérée comme injuste et dangereuse pour les compétitrices cisgenres". Ci-dessous, des journalistes tenant des propos transphobes, attaquant les athlètes en cas de victoire en compétition, et qualifiant les femmes trans comme des hommes essayant de tricher pour gagner des compétitions : "il y a une bonne nouvelle pour les hommes souhaitant devenir olympien : s'ils se déclarent 'femme' et réduisent leur taux de testostérone sous 10 nmol/L pendant 12 mois avant leur compétition, ils peuvent concourir contre des femmes. "(*Breitbart*).

Mais le contre discours lui-même est parfois problématique dans la façon dont il se défend de ces critiques en citant les niveaux de testostérone des athlètes transgenres. "L'inclusion des athlètes trans se base sur l'assertion que la plupart des femmes trans se trouvent sous la valeur de celle des femmes cis et perdent donc leur "*avantage masculin*". Le problème de cet argument c'est qu'il justifie l'hyperandrogénisme"[8]. Cette régulation impacte très négativement les athlètes intersexes, comme la sprinteuse

---

[5] Béatrice Barbusse, *La Déferlante - numéro 11*
[6] Raphael Szymanski, *La Déferlante - numéro 11*
[7] Ludivine Brunes, *La Déferlante - numéro 11*
[8] Satoko itani

Caster Semenya, leur interdisant l'accès à la compétition à moins de se soumettre à des traitements hormonaux lourds[9].

Ces deux visions participent à la logique sexiste de l'infériorité féminine et imposent une vision à la fois binaire et médicaliste du genre qui est à la base de l'ordre hétéropatriarcal.

La compétition ou la mise au bûcher des athlètes trans

Laurel Ubbard devient en 2021, lors des Jeux de Tokyo, la première personne et femme trans à concourir, enregistrée en haltérophilie dans la catégorie des + 87kg. Sa présence n'ayant cependant pas ravi ses compétitrices, l'une d'entre elle l'avait alors qualifié de "mauvaise blague" et avait tenu un discours faux et transphobe.

> *La seule chose que je demande, c'est plus d'équité sportive. Dans le cas présent, nous ne disposons pas des mêmes armes que cette concurrente. Clairement, elle possède un avantage physique mais elle profite également d'un ascendant psychologique sur nous toutes. Ça fausse la compétition et ce n'est pas acceptable.*

Laurel Ubbard avait alors servit de buzz, les médias d'extrême-droite n'hésitant pas même à utiliser son deadname pour la qualifier (*Valeurs Actuelles*). Ce cyber-harcèlement a ensuite été repris sur les réseaux sociaux. De nombreux youtubeurs cis se sont par exemple depuis faits le relais des propos violents et transphobes à l'égard de la sportive[10].

Visiblement, l'esprit d'équipe revendiqué par les institutions sportives s'arrête donc au pied du bûcher où sont conduit-x les athlètes trans. La surfeuse trans Sacha Jane Lawerson, en a plus récemment fait les frais.

Depuis mars 2023, la *World Surf League* autorise la présence de femmes trans dans les compétitions sous des conditions médicales très strictes (preuve d'un taux de testostérone <5 nanomoles par litre de sang sur les 12 derniers mois). Et la surfeuse Bethany Hamilton avait critiqué cette politique, puis en conséquence, perdu son contrat d'égérie de *Ripcurl* (vêtements et d'équipement de surf). Pourtant, si Sacha Jane Lawerson l'avait remplacée comme

---

[9] Francetvinfo.fr/sports/athletisme/mondiaux-d-athletisme/caster-semenya-l-athlete-sud-africaine-qui-courait-trop-vite_3575155.html
[10] Youtube.com/watch?v=22BC55lu8N0

figure de la marque, face au cyber-harcèlement et à la campagne de boycott des fans de Bethany et de groupes transphobes, *Ripcurl* a cédé et supprimé toutes les photos de Sacha Jane Lawerson. Les affichages d'inclusivité pèsent bien peu dans le monde du sport face aux pressions masculinistes.

Deux mois après, la cycliste américaine trans Austin Killips, vainqueuse du "Tour of the Gila" (une compétition internationale qui se déroulait au Nouveau-Mexique) avait connu un sort semblable. Sous le feu des critiques, l'Union Cycliste internationale est revenu sur son règlement en juillet 2023, interdisant désormais aux sportives transgenres l'accès aux compétitions internationales de vélos.

Qu'elles perdent ou qu'elles gagnent, la présence de femmes trans est utilisée à la fois par les fédérations pour se donner une vitrine inclusive et à la fois par les médias pour capitaliser sur leurs corps et sur leurs identités.

Les hommes trans quant à eux sont complètement ignorés de ce débat. La prise de testostérone est considérée comme du dopage et leur exclue la possibilité de participer à plusieurs compétitions.

Aussi, il ne faudrait surtout pas montrer que les hommes cis peuvent être battus par des hommes trans, rien ne doit pouvoir remettre en question la toute-puissance du corps cis masculin.

3- Pour des corporalités alternatives ; lecture écologique des corps et de leurs anormalités

L'anachronique culte de la naturalité, du corps viril et de la performance

Quel reste-t-il de naturel chez les athlètes ? modelés par la science pour ressembler à leurs désirs, on se dit qu'iels sont tout à fait les reflets du Chthulucène de Donna Haraway... donc pas si loin des luttes trans et antivalidistes !

Les équipements eux-mêmes sont parfois parties intégrantes des résultats des athlètes. Les combinaisons des nageur-euses invalident par exemple régulièrement des records[11]. La technologie de revêtement des pistes d'athlétisme est quant à elle devenue un facteur indéniable des temps qui reculent toujours. Enfin, le premier marathon couru en moins de deux heures par Eliud Kipchoge, n'a non pas juste été réalisé avec de nouvelles chaussures... mais également avec toute une stratégie et un cortège qui l'a accompagné du début à la fin[12].

L'anachronique culte de la naturalité, du corps viril et de la performance qui berce cependant les Jeux trouvent en fait son origine dans une conception romantique et idéalisée du corps humain, largement perpétuée à travers l'histoire. Les Jeux Olympiques modernes, malgré leur prétendue affiliation à l'idéal de la Grèce antique, sont en réalité bien éloignés de cette vision.

En regardant de plus près la réalité contemporaine des athlètes, il est clair que la naturalité est devenue une notion de plus en plus floue. La préparation des athlètes implique désormais l'utilisation d'équipements techniques sophistiqués qui dictent leur vie et leur entrainement, des régimes alimentaires très stricts aux conséquences parfois grave sur la santé mentale des athlètes, des suppléments de protéines et une gestion minutieuse de leur corps pour atteindre des performances optimales.

---

[11] Lemonde.fr/sport/article/2009/06/22/natation-le-record-d-alain-bernard-sur-100-m-invalide_1210042_3242.html
[12] Ineos159challenge.com

Pour rester dans les normes anti-dopages, les athlètes vont bien plus loin que de simples études et optimisations. Certains n'hésitent pas à dormir dans des chambres hyperbarique ou à prendre des bains d'azote, pour augmenter leurs capacités à s'entrainer et se remettre des blessures nettement plus vite, leur donnant des résultats bien meilleurs. Cette optimisation du corps permet aux athlètes ayant les moyens d'en bénéficier de profiter d'un corps sculpté par la technique.

Paradoxalement, cette quête de performance et d'efficacité inscrit les athlètes dans les réflexions contemporaines post-modernes, et notamment du *Chthulucène* théorisé par Donna Haaraway : les frontières entre les humain-es, les technologies et les autres formes de vie sont troublées et de nouvelles alliances se forment. Les athlètes peuvent être vus comme des agents de ce changement, s'auto-transformant et s'auto-modelant pour atteindre leurs objectifs, renouvellent le sens des notions traditionnelles de naturalité et d'authenticité.

En fin de compte, la recherche de la performance et de la perfection physique chez les athlètes olympiques soulève des questions profondes sur la nature changeante du corps humain dans un monde de plus en plus technique.

Être des herbes folles, une pratique du sport dé-binarisée à l'horizon

Événement capitaliste international, les JOP ont besoin pour leur rentabilité optimale de standardisation des corps, des esprits, des pratiques, des lieux... à moins que les particularités d'une identité ou d'un lieu promettent à leur tour plus de profit encore. Les normes corporelles qui discriminent les personnes trans, les dispositifs de surveillance de masse, les travaux pharaoniques de gentrification des quartiers populaires, sont autant de maillons qui forment la même chaîne olympique : les mauvaises herbes ne sont pas les bienvenues.

Car la standardisation des corps, des comportements et des lieux et avant tout une aseptisation : un refus des aspérités, des contestations. Pour cela, le modèle olympique rend les corps, les comportements et les lieux déviants non habitables, non vivables. C'est le message qui est adressé aux personnes trans comme aux personnes non-rentables ou marketables, des militant-x politiques

aux habitant-x des quartiers populaires : ici n'est pas pour vous.

Mais par quoi remplacer les JOP, le modèle olympique cis-normé et la compétition sportive ?

Mis à part quelques disciplines mixtes (l'équitation) ou exclusive à un genre (gymnastique rythmique), les catégories binaires continuent de structurer la compétition sportive internationale et les pratiques associatives locales sont souvent le reflet de ces orientations.

Faire du sport autrement serait-il possible ? La Scottish Athletic Association, qui supervise toutes les compétitions nationales d'athlétisme en Écosse, a déjà introduit des catégories non-genrées depuis 2017[13]. Quant à la généralisation de la mixité, cela nécessiterait sans doute de réfléchir aux méthodes de prévenir les potentiels mécanismes oppressifs. Cependant, il est important de rappeler que ceux-ci seraient le résultat non pas de la mixité en elle-même, autrement dit d'une incompatibilité naturelle entre les genres, mais bien des structures patriarcales qui régissent la société.

Ici, là, dans les fissures d'une vitrine délavée qui n'est désirable que pour celleux qui ont les yeux tournés vers les podiums du passé, d'autres manières de pratiquer du sport fleurissent comme des mauvaises herbes et par des mauvaises herbes. Elles poussent hors des chemins normés, elles naissent et se construisent dans des failles du modèle en place par celles de côté et sans doute que certain-es préfèreraient qu'elles se contentent des interstices des pavés, parce qu'elles remettent en cause et ce qu'elles inventent va bien au-delà d'une pratique sportive.

---

[13] Ludivines Brunes - *La Déferlante* - numéro 11

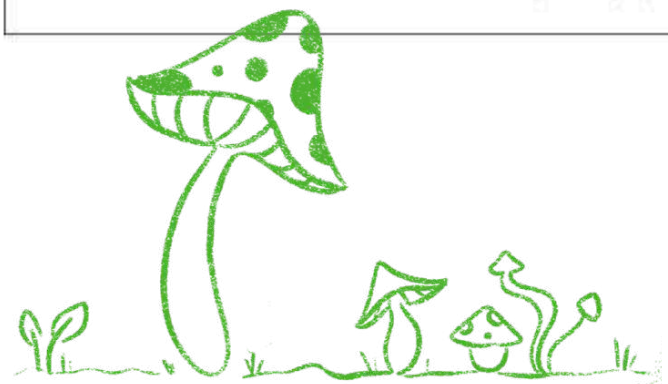
Retrouvez notre fierté - contribution des Dévalideuses

Trop souvent, nous acceptons de nous excuser d'exister : nous demandons poliment l'adaptation du cistème, désolé-x de déranger. L'expérience des luttes anti-validistes nous enseigne que se conformer à un ordre en y négociant le droit d'accès, c'est valider ses normes et accepter d'occuper la place qu'on nous accorde et assigne. Le dévalidisme c'est concrétiser la désinstitutionalisation de nos corps et de nos vies : ne plus jamais accepter d'être enfermé-x, isolé-x et ségrégé-x dans les marges parce qu'on ne nous tolère que si nous acceptons d'être contrôlé-x. Le modèle olympien exige que nous abandonnions notre autonomie individuelle en nous pliant à des catégories qui nous excluent de la normalité. Les luttes antivalidistes sont des luttes de fiertés. Refusons d'être considéré-x comme des exceptions et d'être responsables de notre intégration. Notre exclusion doit susciter une indignation partagée, car l'enjeu n'est pas tant de « changer le regard » qu'on porte sur nous que de donner grand coup de pied dans l'olympisme et son monde.

Face à l'inacceptable invisibilisation des femmes handicapées dans le féminisme, nous nous sommes rassemblées.

Handi-féministes, nous portons la parole des femmes handicapées. Nous nous situons au croisement des luttes contre le validisme (la discrimination systémique subie par les personnes handicapées) et le sexisme.

Nous travaillons pédagogiquement à faire comprendre le validisme que nous subissons, et parfois agissons pour alerter sur les exclusions. Par exemple, dimanche 8 octobre, à l'occasion de la Journée Paralympique, aidées d'un collectif Queer, les Dégommeuses, nous avons fait irruption sur la place de la République à Paris, avec banderole et pancartes contre le validisme de la société, et la communication autour des JO paralympiques[14].



[14] Lesdevalideuses.org ; articles à consulter :
« Journée Paralympiques - Match retour contre le validisme »
« Pour une indignation partagée »
« La désinstitutionalisation, c'est quoi ? »

Comptez sur nos forces - contribution des Débuteuses

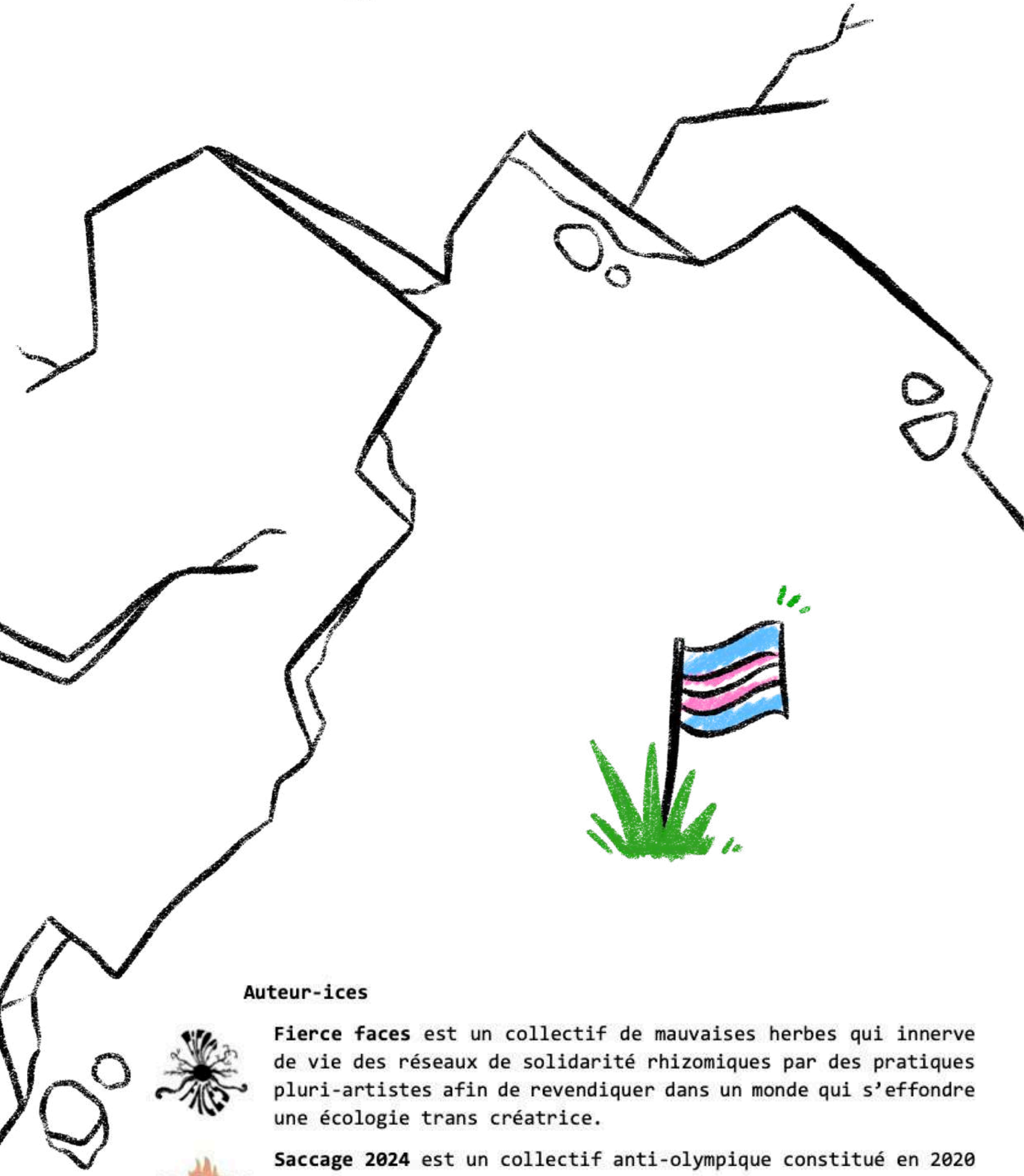
Nous n'attendons pas que le modèle olympique nous accepte :
1. Nous voulons faire du sport dès maintenant
2. Les JOP sont incompatibles avec la société écologiste, féministe, antiraciste et populaire que nous construisons.
3. Nous avons les forces vives pour organiser du sport autrement.
Les Débuteuses, c'est une asso qui a été créée pour pratiquer le football dans de bonnes conditions, autant matérielles qu'idéologiques. Un petit groupe de meufs s'est réuni pour créer l'asso, parce que lassées de l'ambiance compétitive du foot universitaire et l'ambiance peu militante du foot en club FFF. Elles ont commencé à jouer sur un terrain public en parlant de foot populaire, militant et inclusif. Le but était de proposer une alternative au foot business, avec des valeurs antiracistes, féministes et anticapitalistes. Chez nous, il n'y a pas d'exigence de niveau pour jouer. C'est ce que revendiquent beaucoup d'associations militantes, mais dans les faits ça se passe souvent autrement, car ça demande un réel travail et une certaine réflexion de faire du sport de manière non compétitive et détachée de l'idée de performance, surtout quand on a baigné dans le monde du sport en club. Et c'est parce que intrinsèquement, c'est à travers la compétition et la performance qu'a été pensé le sport par les hommes cis. Chez les Débuteuses, on ne compte pas les points, on prend le temps d'apprendre à faire une passe, à tirer dans le ballon, à ne pas avoir peur du ballon, on explique quelques règles mais sans trop se prendre la tête non plus. Il y a des joueur.euses expérimenté-es qui apprennent à mettre de côté leur rapport à la compétition et d'autres qui n'ont jamais touché un ballon qui apprennent à investir ou réinvestir l'espace sportif, à s'en emparer et ça fonctionne bien. L'asso propose une pratique gratuite sans nécessité d'engagement à court ou long terme. Le fait de pratiquer en mixité choisie aussi, c'est primordial parce que les mecs cis het ont déjà tous les terrains de foot de France et de Navarre. En ce qui concerne les questions antiracistes, on se place en second plan parce qu'on reste une association où la plupart des personnes sont blanches, et ça fait partie de nos biais, mais on soutient par exemple les Hijabeuses qui militent pour le droit de porter le voile dans la pratique du football.
Dans l'asso, on a toustes un rapport ambivalent aux JOP qui vont arriver, certain-es vont regarder, d'autres vont boycotter plus ou moins activement. Les Débuteuses c'est un énorme pas vers une alternative à la vision du sport actuelle, une pratique plus inclusive, moins discriminante, moins compétitive, une pratique plus adaptée aux minorités créées par la société occidentale.

Peu importe l'épaisseur de l'asphalte, le revêtement fini toujours par se craqueler et dans les fissures du capitalisme cis-consumériste, les mauvaises plantes prennent toujours racine et élargissent les failles pour en faire des fentes, des fractures puis des fenêtres pour que d'autres herbes folles continuent à leur tour de pousser.

Dans une région où les inégalités s'aggravent, des mauvaises herbes, vivaces, prennent racine pour rendre possibles d'autres manières de faire du sport, d'autres manières de valider les corps.

Illustratrice

@kreativmess



Auteur-ices

Fierce faces est un collectif de mauvaises herbes qui innerve de vie des réseaux de solidarité rhizomiques par des pratiques pluri-artistes afin de revendiquer dans un monde qui s'effondre une écologie trans créatrice.

Saccage 2024 est un collectif anti-olympique constitué en 2020 en Seine-Saint-Denis, qui lutte contre les saccages provoqués par la préparation et la tenue des JOP 2024, mais aussi contre le modèle olympique dans son ensemble. Ni ici, ni ailleurs !